

Avertissement

Du 3 septembre au 20 septembre 2010, j'ai été immobilisé sur un lit d'hôpital, à Palma de Majorque, où je recevais des soins intensifs consécutifs à une noyade évitée de justesse dans les eaux d'une crique majorquine. J'étais dans un état semi-comateux, ayant perdu toute conscience de la réalité extérieure (hormis parfois lors de quelques secondes, et de loin en loin). Mais cette longue période d'inconscience me plongea perpétuellement dans un théâtre d'aventures et de mésaventures extravagantes, d'une bizarrerie telle que j'ai eu l'idée d'en relater au moins quelques-unes, – quelques-unes seulement parmi beaucoup d'autres.

Ces hallucinations ne sont pas sans rapport avec celles que je décris dans L'Invisible¹ : ces dernières

1. *L'Invisible*, Les Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2012.

*ne sont vues par personne, alors qu'on croit les voir,
les premières ne sont également vues par personne,
sauf par celui qui les hallucine, c'est-à-dire ne les
voit en somme pas davantage.*

Octobre 2011

MES PREMIERS PAS
DANS L'INCONSCIENT

Pour mes premières séances de rééducation (rééducation de quoi, rééducation pourquoi ? c'est ce que j'ignore), je suis conduit dans la citadelle de Fort-Karko. Cette ancienne forteresse est la capitale d'une petite enclave franco-marocaine située dans la plaine centrale de Majorque. Je ne verrai que rarement la petite ville qui entoure le fort. Je me rappelle cependant qu'elle possède un vaste atelier de couture où s'affairent des demoiselles occupées à rapiécer nos uniformes franco-marocains qui sont très vétustes (ils doivent dater d'au moins un siècle). Nous ne les portons d'ailleurs presque jamais, sauf à l'occasion de certaines grandes cérémonies. Le reste du temps, culotte de sport, chemisette ou torse nu.

Le programme de la journée ne varie guère. Le matin, longue séance de gymnastique correctrice dans un gymnase, à l'intérieur du fort. L'après-midi, séance plus longue de « pompes » effectuées à l'extérieur du fort, en plein soleil. Après quoi réfectoire où on nous sert une sorte de répugnante purée, puis dortoir et extinction des feux. Il nous est alors interdit de parler, sous peine d'expulsion.

Mais il y a pour nous une privation bien plus pénible que celle de la parole, et qui elle dure vingt-quatre heures sur vingt-quatre : c'est celle de l'eau. Car il nous est strictement interdit de boire de l'eau ni d'ailleurs de quelque boisson que ce soit. Comment, dans ces conditions, ne périssons-nous pas en trois jours ? J'imagine que l'administration militaire dispose de moyens spéciaux pour prendre en charge le renouvellement de notre hydratation. La privation d'eau est une épreuve terrible, bien pire que la privation de vin. Être privé de vin est un désagrément ; être privé d'eau est une torture. Et je ne saurai que plus tard, quand on me permit de reboire un peu, que la dégustation d'un verre d'eau peut procurer une jouissance cent fois plus intense que celle du verre d'un grand cru.

Pour avoir été surpris en train d'essayer de boire en cachette à un robinet de notre prétendue « salle d'eau », robinet d'où naturellement rien ne coulait,

je suis condamné à dix jours d’incarcération à purger dans une prison d’État, c’est-à-dire hors de l’enclave de Fort-Karko, en plein territoire espagnol. On ne m’installe pas dans une cellule, puisque je suis de toute façon attaché à une sorte de brancard qui m’empêche de m’échapper, – à moins d’utiliser, comme Malone dans *Malone meurt* de Beckett, et si ce brancard a des roues et qu’on laisse traîner à ma disposition un bâton, ce brancard comme moyen même de l’évasion¹. Mais j’oublie que j’ai les mains entravées.

On m’a donc relégué sur une sorte de palier où gardiens et infirmiers vont et viennent sans faire attention à moi. J’échappe ainsi à la promiscuité des délinquants mais aussi à celle des détraqués (car il y a beaucoup de fous mélangés à la population carcérale – faute de place, je suppose, dans des établissements plus appropriés à leur état –, ce qui explique la présence des infirmières). On m’avertit cependant que je devrai prendre mes repas dans le réfectoire commun. Vous n’avez rien

1. « Je me demande si je ne pourrais arriver, en me servant du bâton comme d’une gaffe, à déplacer mon lit. Il peut très bien être sur des roulettes, beaucoup de lits le sont. Incroyable que je ne me sois jamais posé cette question depuis le temps que je suis ici. J’arriverais peut-être à le guider à travers la porte, tellement il est étroit, et même à lui faire descendre l’escalier, s’il y a un escalier qui descend. M’en aller. » (*Op. cit.*, Les Éditions de Minuit, p. 150).

à craindre, me dit-on, mais soyez quand même sur vos gardes : évitez de provoquer les détenus et d'irriter les fous (les premiers sont souvent susceptibles et les seconds s'énervent d'un rien). Faites attention aussi aux rats qui pullulent dans le réfectoire et disputent leur pitance aux prisonniers. Ce réfectoire ne me dit décidément rien qui vaille et je décide de *boycotter* les repas, d'autant plus que je suis certain que des instructions ont été données pour qu'il n'y ait aucune carafe d'eau à proximité de mon écuelle ; et quant à réclamer l'eau des prisonniers ou des psychopathes, mieux vaut évidemment s'abstenir. De l'eau, il y en a pourtant tout près de l'endroit où je suis immobilisé, dans un réfrigérateur rempli d'eaux minérales réservées à la consommation du personnel. De temps en temps, on ouvre le réfrigérateur pour choisir la bouteille de son choix : hésitant entre une *Vichy catalán*, une *San Narciso*, ou une *Lanjarón* (ce qui ravive mon supplice).

À ma libération, un véhicule étrange m'attend pour me reconduire à Fort-Karko. C'est une sorte de grande planche montée sur quatre roues sans toit ni protection aucune pour vous prévenir de la chute, traînée par quelque chose qui ressemble à un tracteur à bout de souffle. D'un petit mât fixé à la planche pend une toile censée nous abriter des

ardeurs du soleil. Il y a « à bord » – car ce véhicule tient plus d'un radeau ou d'une planche à voile que d'une carriole – quelqu'un qui conduit toute l'affaire, à califourchon sur la « motrice » ; et, à côté de moi, une femme entièrement voilée de noir, certainement une musulmane qui désire regagner son enclave franco-marocaine. De son visage, je n'entrevois que des prunelles qui semblent me considérer d'un œil doux et apaisant. Je m'aperçois que je suis toujours attaché à un brancard – peut-être, me dis-je, pour ne pas tomber de voiture – et que mes mains sont étroitement fixées aux deux rebords du brancard à l'aide de cordelettes qui me gênent et me serrent. Nous avançons à une vitesse d'escargot, au milieu d'un paysage qui semble assez désertique, et il fait déjà pleine nuit quand nous arrivons à Fort-Karko. Tout y est fermé et éteint, à part un petit hôpital réservé aux Marocains et situé un peu à l'écart du fort (les Français ont leur propre hôpital situé à l'intérieur de la citadelle). J'avisé un jeune infirmier marocain et lui demande de bien vouloir détacher mes mains. Il commence par refuser net, par regarder autour de lui si personne ne l'épie, puis par tergiverser sans fin. Au Maroc, on ne ferait jamais cela, m'explique-t-il. Mais pourquoi donc ? Parce que, si je te libère la main droite, tu seras cocu toute ta vie. Impatienté

je lui réponds que ce sera tant pis, mais qu'il fasse vite, qu'il me libère la main, que j'en prends la responsabilité. Il hésite et rêve encore un moment, puis se décide enfin à aller chercher une paire de ciseaux et à couper (apparemment) la corde qui emprisonnait ma main droite. Puis il passe à la main gauche, mais s'arrête et hésite à nouveau. Je lui demande ce qu'il attend, pourquoi il n'achève pas le travail commencé. C'est parce que, me répond-il, si je te libère la main gauche, tu perdras aux cartes et à tous les jeux également toute ta vie (ce qui contredit le proverbe, me dis-je à part moi, qui assure que « malheureux en amour, heureux au jeu »). Tu vois, continue-t-il, il vaut mieux que je m'arrête là : comme cela, tu seras seulement cocu. Ébranlé par de nouvelles objurgations de ma part, il finit par céder et libérer ma main gauche, ou plutôt à faire semblant. Car, tandis qu'il s'éloigne pour ne plus revenir, je découvre que cet entêté n'a pas démordu de son idée première et n'a tranché les deux cordelettes qu'à moitié². Je ne peux toujours pas bouger.

Le lendemain, j'apprends que Fort-Karko affiche complet et qu'on va me transférer dans un autre centre de rééducation, situé celui-là toujours dans

2. « Ce qui lui manque en logique, il le retrouve en obstination. » (Claudel, *Conversations dans le Loir-et-Cher*, Gallimard, 1962, p. 11).

l'île mais dans sa partie espagnole. Ce nouveau camp, où j'arrive bientôt, se révèle vite de nature plus disciplinaire que médicale. C'est en réalité une caserne, pour ne pas dire un bagne, où la journée se passe en épreuves épuisantes, subies sous la houlette d'un sous-officier féroce. Par surcroît de malheur cet enragé, que l'on nomme ou plutôt surnomme bizarrement « Bijou » ou « Bisou », ne va pas tarder à me prendre en grippe et à m'infliger toutes sortes de punitions et d'humiliations. Il s'acharnera longtemps sur moi, me poursuivant même de manière quasi diabolique puisque je le retrouverai souvent dans d'autres lieux et d'autres circonstances. Il veut ma peau, m'a-t-il expliqué, et il l'aura.